

Man on Wire, États-Unis 2008, 90 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 259, March–April 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

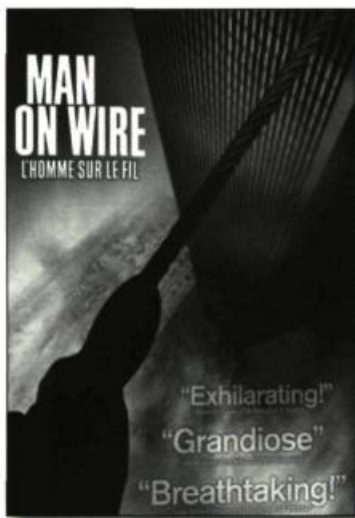
[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2009). Review of [*Man on Wire*, États-Unis 2008, 90 minutes]. *Séquences*, (259), 30–30.

Man on Wire

Après avoir fouillé une Amérique de misère dans **Wisconsin Death Trip**, l'Anglais James Marsh survole les hauteurs de Manhattan avec son documentaire consacré aux exploits du Français Philippe Petit, le funambule ayant conquis de manière parfaitement illégale les tours du World Trade Center de New York en 1974. À la manière d'un thriller, **Man on Wire** reconstitue avec une étonnante quantité d'archives photographiques et vidéo cet exploit hors du commun, qui relève autant de la performance digne du *Livre des records Guinness* que du « terrorisme » artistique.



Au-delà d'un fait d'armes qui ne pourrait plus être reproduit aujourd'hui, Marsh tire profit de la personnalité intrigante d'une sorte de gourou verbomoteur au service du beau et du bonheur, et dévoile au grand jour un art méconnu, le funambulisme, habituellement confiné aux cirques, entre l'homme-canon et les cerceaux enflammés. On se dit que l'homme n'aurait pu sévir que durant les années Nixon, à voir ainsi sa cour baba cool faire autant des pieds et des

mains pour l'aider à concrétiser ses rêves et faire de cette pratique une apothéose de l'éphémère.

Tiré de l'autobiographie *To Reach the Clouds*, publiée récemment par Petit, **Man on Wire** opte pour une facture un brin mécanique qui réfrène parfois l'élan poétique qu'a tenté d'insuffler le clan Petit dans sa démarche. En dépit de ses talents manifestes de conteurs et sa gestuelle fort évocatrice, l'omniprésence de Petit dans le film, imposée par le funambule aux producteurs lors des négociations des droits d'adaptation, amplifie davantage l'ego d'un passionné du vide dont l'emprise (passée) sur ses acolytes, qui ont tous accepté de comparaître devant la caméra de Marsh, et leur éventuelle distanciation avec lui, laisse le spectateur dubitatif quant à l'implosion immédiate du gang une fois accomplie la bravade new-yorkaise. Ultimement, le spectaculaire l'emporte sur le cinéma, et on s'étonne que les archives inédites parviennent à procurer les frissons et l'extase recherchés bien plus que les interventions narratives du réalisateur.

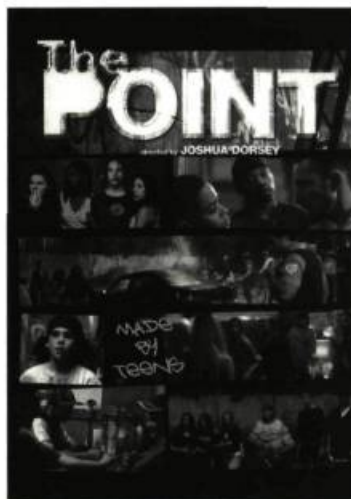
SUPPLÉMENTS : On retrouvera un montage de la traversée des colonnes du pont de Sydney datant de 1973, comprenant une entrevue récente avec Petit, ainsi que le court métrage d'animation *The Man Who Walked Between Two Towers*, narré par l'acteur américain Jake Gyllenhaal.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ États-Unis 2008, 90 minutes — Réal. : James Marsh — Scén. : James Marsh — Avec : Philippe Petit, Annie Allix, Jean-Louis Blondeau, Ardis Campbell, Paul McGill — Dist. : Métropole.

The Point

Montréal, Pointe-Saint-Charles, quartier multiculturel ouvrier, parmi les plus pauvres de la métropole. Pour le jeune réalisateur Joshua Dorsey, c'est l'occasion de braquer l'objectif de la caméra sur quelques adolescents au cours d'un week-end qui ne semble plus finir.



Et tant mieux, car ce qui se passe devant nos yeux est quelque chose qui a à voir avec l'instinct de survie, le goût de vivre, de s'éclater, d'être, d'afficher ouvertement son adolescence, de risquer le tout pour le tout. Les tiraillements, les coups bas, les mensonges, les petites trahisons, les sourdes jalousies, la fuite par la drogue, les fêtes et le jeu, tout cela pour le simple plaisir. Autant d'émotions qui nous sont montrées au grand jour avec, en prime, la présence

d'une trentaine de non-professionnels qui s'en tirent à merveille.

Pour Dorsey, la fiction n'est qu'un prétexte à redéfinir les codes de la narration. Celle-ci s'incruste dans la peau de tous ces adolescents-documentaires, leur donnant l'occasion d'improviser, de faire valoir leurs émotions, leur sentiment d'appartenance. Ils s'approprient le quartier qui est le leur, les lieux secrets qu'ils connaissent sur le bout des doigts, les détours inquiétants où ils se fauillent avec aisance et parfois même désespoir.

Et pour cause, n'ont-ils pas tous participé à l'élaboration de ce récit inédit sur une certaine adolescence montréalaise? Leur apport, riche en variations, doublé de l'originalité du metteur en scène, provoque l'adhésion totale. L'adolescence n'est pas celle que l'on croit. Elle peut vibrer, s'accrocher, serpenter dans les lieux les plus périlleux pour mieux s'en sortir. Et chose peu commune, un rapport à l'autre, un sens inné du collectif et le sentiment d'amour-propre qu'on tente de préserver avec rage et astuce.

Pour une des rares fois aussi, les adolescents (comme dans les films de Jacques Doillon) ont le beau rôle, ce qui explique le peu de scènes avec des personnages adultes. Mais chose bizarre, aucun mot de français prononcé dans ce film *made in Québec*. Est-ce là une déclaration politique ou un hasard du tournage? On se croirait ailleurs tout en étant ici.

SUPPLÉMENTS : Extrait d'entrevues avec le réalisateur et quelques comédiens. Bande-annonce de **Global Metal**, le documentaire de Sam Dunn et Scot McFayden sur le milieu *heavy metal* à travers le monde.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada [Québec] 2006 (DVD 2007), v.o. anglaise, s.t.a. pour malentendants, 85 minutes, — Réal. : Joshua Dorsey — Scén. : Owen Coughlan, d'après une idée de Owen Coughlan, Joshua Dorsey, Alyssa Kuzmarov, Melissa Malkin — Int. : Johnny Wagge, Sabrina Law, Julie Chauvin et un groupe d'une trentaine d'adolescents et d'adolescentes — Dist. : Séville.